

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Musée du présent

Nicole Brossard, *Au présent des veines*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1999, 140 p.

Nicole Brossard, *Musée de l'os et de l'eau*, accompagné de gravures de Catherine Farish, Saint-Hippolyte/Saussines, le Noroît/Cadex Éditions. 1999, 128 p.

Hugues Corriveau

Number 95, Fall 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37557ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Corriveau, H. (1999). Musée du présent / Nicole Brossard, *Au présent des veines*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1999, 140 p. / Nicole Brossard, *Musée de l'os et de l'eau*, accompagné de gravures de Catherine Farish, Saint-Hippolyte/Saussines, le Noroît/Cadex Éditions. 1999, 128 p. *Lettres québécoises*, (95), 43–43.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1999

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Nicole Brossard, *Au présent des veines*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1999, 140 p.

Nicole Brossard, *Musée de l'os et de l'eau*, accompagné de gravures de Catherine Farish, Saint-Hippolyte/Saussines, le Noroît/Cadex Éditions, 1999, 128 p.

POÉSIE
Hugues Corriveau

Musée du présent

L'eau ou le sang : liquide vital

AU PRÉSENT DES VEINES EST UN RECUEIL PRESQUE anthologique dans la mesure où il réunit des textes qui traversent vingt ans d'écriture, de 1981 à 1999. D'une rigueur sans faille, ce recueil permet d'accompagner Brossard le long d'un parcours où la thématique de l'eau, marquant son tout dernier livre au Noroît, traverse cette longue période, dans le doute et la conscience (toujours si fondamentale chez l'auteure).

Dans le corps à corps

« À chaque mot je cède / à la très grande eau du vertige » (« Quotidien neige et sud », p. 58), dira-t-elle, annonçant et marquant une préoccupation qui ne cessera de la hanter (souvenons-nous de son roman *Baroque d'aube*, tout empreint de cette liquidité fantasmagique, érotique et féminine). Et c'est bien là le jeu de cette eau courant à travers les textes et les années que d'être ainsi porteuse des marques profondes du féminin toujours redécouvertes, sorte d'emprise sous-jacente à la problématique brossardienne. Dans « Au présent des veines », elle signe le sens :

*J'ai voulu revenir sur mes pas
la terre a cédé sous la métaphore d'eau
pas d'eau réellement toujours moins d'eau
seulement la métaphore et la fluidité* (p. 26, texte 16)

Fluidité également de cette poésie, comme assagié quant à l'hermétisme dont on l'a souvent taxée. Poésie qui souffle différemment au rythme de l'écriture, qui va et vient dans le sens avec une souplesse toute nouvelle (du moins en ce qui concerne les premières et dernières parties de ce recueil, plus récentes).

Brossard a donc organisé son recueil de telle sorte qu'on entre dans les textes les plus récents pour accéder ensuite à une certaine archéologie de l'œuvre, et terminer par le présent de l'écriture, de nouveau offert dans les « Nuits d'été de 1 à 19 ». La sensualité de l'œuvre de Brossard est en train d'advenir dans la jouissance de textures nouvelles, gastronomie des pulpes et des matières textuelles : « la lumière dépose aimablement / encore un peu de sens sur un plat d'olives » (p. 24, texte 15). Brossard rapporte donc de ses voyages européens des lieux divers pour accomplir autrement son engagement dans la langue, palpée à la lettre dans une certaine euphorie. Puisque « la langue [...] est partielle » (« Rives roses », p. 49), pourquoi ne pas y fouir l'encre, ou le sang des veines qui y vivent radicalement ? Sous la clarté rouge du sud, ou rose, l'auteure affirme « je dis nuit ma nuit je réunis les caresses » (« Quotidien neige et sud », p. 63), pour atteindre le corps aimant-aimé, l'autre femme en sa chair adéquate, car dans la vérité exacte « les gestes sont notre franchise » (« Flesh, song(e) et promenade », p. 99). Sous « la vaste complication de la beauté » (« La matière heureuse manœuvre encore », [p. 109], cette dernière série de

textes étant remarquable), il faut lire la conquête de « l'heure tardive » de la conscience.

Os et eau

Entrer au *Musée de l'os et de l'eau*, c'est vouloir confronter mort et vie, déchirement et douceur, car atteindre « l'eau [est] une façon de cacher la douleur » (« Musée de l'os et de l'eau », p. 10). Cette opposition profonde, Brossard ici l'exploite jusque dans ses moindres retranchements :

*une théorie de la disparition en tête
à chaque phrase le fond sonore d'un adieu*

*ainsi demain contemplé à coup de larmes
cuisses blanches que l'eau du fleuve lave*
(*ibid.*, 17)

Juste réparation liquide, seule possible vie des aimantes. « La simplicité du verbe / mourir et son encre » (*ibid.*, 21) doit trouver sa radiation, son exclusion expressément nommée pour qu'au musée ne se conserve que la vie, son image, sa métaphore vitale. Pousser « des mots au bout de leur perfection » (*ibid.*, 28), c'est témoigner de sa présence au texte de la survie, de la fluide conscience de ce qui dans les veines transmue.

*[...]
jusqu'où
aller au fond de l'eau des yeux
de la soif et de soi
si la couleur des poissons l'ivresse l'emportent*

passion crue qui ébranle le savoir
(« Figure de l'esclave (carnation) », p. 55)

L'inquiétude, c'est la passion secrète de ce livre, son ultime composition et son sens, car viennent sous l'eau les os, la plaie mortelle du présent. « Dis-moi que je suis incapable de blessure » (« Analyse d'un son au milieu de la nuit », p. 101), supplie l'auteure à la fin de son livre, comme si le risque du regard allait statifier au musée l'idéale vitalité de l'accession à la vie. « au-dessus de la ville et du musée / de grandes lèvres intelligentes font signe / d'un rouge à tout remettre en question » (« Le cou de Lee Miller », p. 109), car la présence de la femme donne à penser que quelque chose sera sauvé de la perte et des faillites. L'eau sur l'os, le sang dans les veines, même tracé devant l'encre qui met à la feuille, à la lèvre, les seuls mots pour dépasser la peur absolue de la dissolution.



Nicole Brossard